

CORPUS : RAPPORT À L'OBJET

La société de Consommation

Texte 1 : Philippe VASSET, *Journal intime d'un marchand de canons*, 2009

Je me suis toujours beaucoup préoccupé du degré de romanesque de ma vie. La plupart de mes homologues diront qu'ils se sont retrouvés à vendre des armes un peu par hasard : pas moi. J'ai spécifiquement choisi ce métier dès ma sortie d'école de commerce parce qu'il permet, voire encourage, l'inattendu, le hors-norme, le spectaculaire. Faisant le pied de grue dans l'antichambre surchargée d'une résidence moyen-orientale, un catalogue de missiles à la main, je me félicitais secrètement de la coïncidence presque parfaite entre ma situation et une scène des romans d'espionnage que je dévorais avec ferveur. Si les portes richement ornées de la salle finissaient par s'ouvrir sur un salon tapageur occupé par des militaires ombrageux et des cheikhs ventripotents, je jubilais. Si elles découvraient en revanche qu'une salle de réunion occupée par trois jeunes fonctionnaires en costume, j'avais du mal à cacher ma déception et ne pouvais m'empêcher, tout en récitant avec conviction mon argumentaire commercial, d'espérer que la conversation prendrait un tour moins convenu (demande de pots-de-vin, complot, opérations illégales : les possibilités ne manquent pas, tout de même !).

[...]

Nous étions tous coulés dans le même moule : jeunes, toujours en transit et prêts à tout pour remporter un marché. Dans mon entreprise, cette culture de cow-boy était largement encouragée : il fallait prolonger au maximum ses déplacements à l'étranger, boire sec, partager des filles avec les décideurs locaux et multiplier les défis insolites (une photographie me représentant, les skis aux pieds, sur les pentes d'une dune jordanienne, a longtemps orné mon bureau). À la tête du groupe, le PDG Jean-Luc Lagardère aimait se montrer entouré de jeunes gens ambitieux. Plus tard, on les appellerait les « Lagardère Boys », mais, pour l'heure, l'un d'entre eux, Jean-Paul Gut, faisait comme moi le siège des militaires irakiens. Dans les gros romans aux couvertures glacées que j'achetais à l'aéroport à chacun de mes voyages, le commerce était systématiquement présenté comme une aventure exaltante, plein de chausse-trappes et de coups fourrés.

À Bagdad, mon quotidien était pourtant loin d'être trépidant : c'étaient d'interminables heures à attendre une audience dans les couloirs monumentaux du ministre de la Défense, [...] avant de faire et refaire les mêmes présentations commerciales devant des gradés dont il fallait s'efforcer de déterminer avec exactitude le pouvoir et l'influence. Je vendais deux produits : des missiles aériens de la gamme Magic et des missiles antiradars Martel. [...]. Le soir, je révisais les caractéristiques techniques dans ma chambre, m'entraînant à désigner sans erreur les différents éléments du bloc propulsion et de la charge explosive. J'essayais d'apprendre de courts passages de mon boniment en arabe dans l'espoir de rompre le débit monotone et infailliblement soporifique du traducteur dont on m'avait affublé, mais je finissais toujours par abandonner par peur de commettre un contresens devant une assemblée qui ne cultivait pas particulièrement l'humour ni l'indulgence, s'alignant en cela sur le sommet de l'État irakien.

Philippe VASSET, *Journal intime d'un marchand de canons*, 2009, p11/12 - p. 20/21

Texte 2 : Philippe VASSET, *Journal intime d'un marchand de canons*, 2009

La guerre a effectivement changé beaucoup de choses, même si tout ne s'est pas passé exactement comme je l'espérais. [...]

Je continuais mes voyages à Bagdad, certain que les pertes qu'ils subissaient finiraient par décider les Irakiens à acheter mon matériel. Tout le monde faisait le même raisonnement, et je commençais à voir apparaître dans les grands hôtels de la ville des hommes d'affaires américains, notamment des représentants de la firme Hughes Helicopters. La guerre était omniprésente à la télévision irakienne : on pouvait y voir des soldats faire usage d'armes qui avaient été livrées la veille. Il était impossible de s'illusionner sur notre activité : on ne vendait plus de la dissuasion ni de la haute technologie, mais de la destruction, de la ruine, des hôpitaux surchargés et des cimetières débordant leur périmètre. Rien de tout cela n'entamait mes convictions, au contraire : je n'avais pas la fascination morbide de mes collègues pour l'efficacité de leurs produits « certains allaient jusqu'à tourner des films promotionnels sur les champs de bataille ». Simplement, j'étais impatient de me salir les mains et de sentir, comme des poissons dans une eau que l'obscurité rend opaque, les événements me frôler de leurs énormes nageoires. Et, pour que les soubresauts du monde me secouent l'échine, j'étais disposé à vendre moi-même le détonateur.

Philippe VASSET, *Journal intime d'un marchand de canons*, 2009, p.23/24

Texte 3 : Grégoire DELACOURT, *La liste de mes envies*, 2011

J'ai rendez-vous à la Française des Jeux, à Boulogne-Billancourt, en région parisienne. [...]

Dans le train je pense aux rêves des jumelles, à leur désillusions chaque vendredi soir, quand les boules tombent et portent d'autres numéros que leurs numéros réfléchis, leurs numéros pensés, pesés, soupesés.

Je pense à ma communauté des *dixdoigtsdor*, ces cinq mille Princesse Aurore qui rêvent de se piquer le doigt au fuseau de leur rouet pour être réveillées d'un baiser.

Je pense aux boucles de six minutes de papa.

À la vanité des choses. À ce que l'argent ne répare jamais.

Je pense à tout ce que maman n'a pas eu, dont elle rêvait, et que je pourrais lui offrir désormais ; un voyage sur le Nil, une veste Saint-Laurent, un sac Kelly, une femme de ménage, une couronne en céramique au lieu de cette horrible couronne en or qui ternit son merveilleux sourire, un appartement rue des Teinturiers, une soirée à Paris, Moulin Rouge et Mollard, le roi de l'huître, et des petits-enfants. [...] Ma mère me manque autant qu'au jour de sa chute. J'ai toujours froid autour d'elle. Je pleure toujours. À qui dois-je donner dix-huit millions quarante-sept mille trois cent un euro et vingt-huit centimes pour qu'elle revienne ?

Je pense à moi, à tout ce qui me serait possible maintenant et je n'ai envie de rien. Rien que tout l'or du monde puisse offrir. Mais est-ce le cas de tout le monde ?

Grégoire DELACOURT, *La liste de mes envies*, 2011, p.62 à 64

Texte 4 : Blaise Cendrars, *La prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*.

Pourtant, j'étais fort mauvais poète.
Je ne savais pas aller jusqu'au bout.
J'avais faim et tous les jours et toutes les femmes dans les cafés et tous les verres
J'aurais voulu les boire et les casser
Et toutes les vitrines et toutes les rues
Et toutes les maisons et toutes les vies
Et toutes les roues des fiacres qui tournaient en tourbillon sur les mauvais pavés
J'aurais voulu les plonger dans une fournaise de glaive
Et j'aurais voulu broyer tous les os
Et arracher toutes les langues
Et liquéfier tous ces grand corps étranges et nus sous les vêtements qui m'affolent...
Je pressentais la venue du grand Christ rouge de la révolution russe... Et le soleil était une mauvaise plaie
Qui s'ouvrait comme un brasier.
En ce temps-là j'étais en mon adolescence
J'avais à peine 16 ans et je ne me souvenais déjà plus de ma naissance J'étais à Moscou où je voulais me
nourrir de flammes
Et je n'avais pas assez des tours et des gares que constellaient mes yeux
En Sibérie tonnait le canon, c'était la guerre
La fin le froid la peste et le choléra
Et les eaux limoneuses de l'Amour charriaient des millions de charognes Dans toutes les gares je voyais
partir tous les derniers trains
Personne ne pouvait plus partir car on ne délivrait plus de billets
Et les soldats qui s'en allaient auraient bien voulu rester...
Un vieux moine de me chantait la légende de Novgorod
Moi, le mauvais poète, qui ne voulais aller nulle part, je pourrais aller partout
Et aussi les marchands avaient encore assez d'argent pour aller tenter faire fortune.
Leur train partait tous les vendredis matins.
On disait qu'il y avait beaucoup de morts.
L'un emportait 100 caisses de réveils et de coucous de la Forêt-Noire
Un autre, des boîtes à chapeaux, des cylindres et un assortiment de tire-bouchon de Sheffield
Un des autres, des cercueils de Malmoë remplis de boîtes de conserve et de sardines à l'huile
Puis il y avait beaucoup de femmes
Des femmes, des entrejambes à louer qui pouvaient aussi servir
Des cercueils
Elles étaient toutes patentées
On disait qu'il y avait beaucoup de morts là-bas
Elles voyageaient à prix réduit
Et avaient un compte courant à la banque.

Or, un vendredi matin, ce fut enfin mon tour
On était en décembre
Et je partis moi aussi pour accompagner le voyageur en bijouterie qui se rendait à Kharbine
Nous avons deux coupés dans l'Express et 34 coffres de joaillerie de Pforzheim
De la camelote allemande "Made in Germany"
Il m'avait habillé de neuf et en montant dans le train j'avais perdu un bouton
Je m'en souviens, je m'en souviens, j'y ai souvent pensé depuis
Je couchais sur les coffres et j'étais tout heureux de pouvoir jouer avec le browning nickelé qu'il m'avait
aussi donné